

Tout REpeindre

Autrefois, j'ai beaucoup peint, comme d'autres diraient j'ai beaucoup péché !

Le temps du dévoilement est peut être aujourd'hui avec cette part nouvelle de mon travail d'artiste, celui du voilement, du secret, du caché enfoui là, au creux du corps des couleurs.

J'avais le désir de la liberté, la liberté de faire, après ce temps long mais pas arrêté des sculptures, les "basculeurs universels", temps qui comporte encore ce rêve d'un art planté dans le réel des espaces, des lieux, dans le monde ouvert.

La méprise sur la peinture "à taire" me vient de Duchamp, qui avec ses "ready-made" chassait "l'esthésie" le goût esthétique pour une "anesthésie" comme il le dit, un jeu purement revendicatif et conceptuel, pour faire de la pratique ou des pratiques de l'art et surtout de la peinture, une chose démodée, surannée, peut-être la seule liberté à abattre.

Comme j'y ai cru à cette révolution de l'art, à ce quelque chose qui serait là comme le lieu du combat où la vérité la sincérité la moralité de l'artiste triompheraient en une éclatante épiphanie des oeuvres je ne sais par quel truchement ou quel deus-ex-machina, je parviendrais à voir de l'autre côté, sur le versant dénudé de tout artifice, la solution, la transfiguration avérée de l'art, la forme absolue par laquelle il n'y aurait plus d'oeuvre à venir.

Une pureté qui ne pourrait exister qu'en étant absolument moderne, nouvelle, inédite, changeant la conscience du monde.

Oui j'ai été longtemps ce foyer d'un affrontement interne, d'une lutte où s'opposait cet antagonisme idéologique de l'art. Innocence percluse de la peinture et construction théorique d'une forme opposable à cette enfance de l'art.

La peinture est bien plus simple cependant, elle tient à une physiologie, en plus de s'agripper à une histoire qui nous dépasse, mais surtout au courage de s'affirmer, de se concrétiser dans la matière que les regards peuvent contempler. Les formes sont là comme autant d'épreuves résultant d'un amalgame d'expériences, où les couleurs sont moteur, autant d'obscurité sur les buts que de clarté de la présence d'un quelque chose d'éblouissant, à la fois en image, à la fois en vertige.

Sans doute je cherche surtout à m'éblouir avant de vous éblouir, ce terme pris dans tout ces sens. Je cherche à me réjouir, à vous réjouir, de cette guirlande que mes tableaux inventent.

Mais je veux maintenant oublier la perfection, oublier l'artifice et exalter ce quelque chose qui provient de mon geste, prend la réalité pour source et agite le glissement des possibles que la peinture peut inaugurer. C'est en ce sens que je dis qu'il y a voilement, les peintures s'enchaînent en retrouvant des traces anciennes, des marches élaborées, des repères créés il y a quelques années et qui me permettent d'accéder à une promesse de vie, un retour du regard sur soi pulvérisé dans un ensemble d'oeuvres.

Je dirai même que je souhaite des oeuvres sans commerce, jetées, extraites d'une intimité exprimant cette lutte comme seule perspective d'aboutissement de ma vie. Ces oeuvres sont accrochées au mur, au jour le jour dans l'ordre de leur apparition et c'est telles que vous les voyez aujourd'hui. Alors aujourd'hui qu'il me revient le courage de montrer, après avoir décidé de refaire de la peinture, comme pour rejouer un oubli, une omission combler un vide, une absence, je laisse taire mon doute sur le bien-fondé de l'existence même de l'art, je me dis que la solution à toutes les questions qui traversent ma création est sans doute d'accepter l'aveuglement de l'artiste sur lui-même et d'écouter le flux incessant que je trace de toile en toile, comme une pierre en ricochet avant la disparition la chute.

Ma propre leçon de peinture que j'exécute. Ma leçon du ricochet où s'entend l'écho assourdissant du rebondissement des horizons ouverts par l'arc du fulgurant sillage de la pierre lancée, de la peinture lancée vers une autre, puis une autre, puis une autre, ainsi, sans destination ni aboutissement la courbe seule dans son espoir...

C'est pourquoi je ne redoute pas cet assemblage de peintures, comme on assemble des cépages pour un vin, répercutées, se répondant, s'associant pour comprendre ce qu'il se livre là, ce qui s'expose là, une sorte de "musée imaginaire", un dialogue avec la joie de peindre comme on retrouve nos plaisirs d'enfants soudain au détour d'un souvenir, d'un mot, d'un geste.

À l'origine de ce retour à la peinture, il y a la catastrophe de Fukushima, pour moi un dé jeté sur le fait de repeindre, de peindre cette mutation des portraits qui est aussi celle, invisible mais tellement angoissante, des mutations des corps par le travail souterrain et inéluctable de la radioactivité sur les êtres vivants.

Prétexte à ma propre mutation interne, à cette torsade de l'art en moi, ces portraits ont glissé vers l'inconnu livré par la faille ouverte, que j'ai ouverte, dans ma retenue, dans toutes les oeuvres contraintes par ce but, cette raison cette conception que je m'étais assignée, de l'art et de ma pratique de l'art. Toute cette série est à considérer comme des portraits, inédits, difficilement accessibles à la vision directe, cachés derrière des bouts du monde, langage, vocabulaire, parcelles, vignettes, lieux, date, espaces, écriture, rythme vital, pulsation, tension artérielle de l'image, fatras des idées, vie ébouriffée, formes colorées, bouts d'ignorance, épreuves...

J'ai peint dès lors comme "un ignorant" de l'art de faire, un novice averti, guettant les soubresauts, les découvertes, les réminiscences de forme développées dans le dessin et que j'avais porté naguère en me demandant si cela était digne de notre temps. Comme je n'ai plus rien à (me) prouver maintenant, je puis me laisser gouverner vers quelque chose qui serait sans aboutissement attendu, sans forme définie, sans autre réalité que d'être là, une ontologie par la peinture en quelque sorte une esthétique du glissement de l'insaisissable.

Je le vois bien quand livré à moi-même comme projeté hors du statut de

l'artiste, la couleur court vers une improbable forme, un dessein purement visuel que je devine plein de secrets et tellement chargé d'aventures possibles, je vois bien que la peinture n'a pas fini d'explorer son champ, de nous livrer les mystères de cette présence de l'art, indéfinissable, ce presque rien qui nous accroche à la surface d'une image, nous retient, nous captive, nous fait croire sans discontinuer à l'espace de ce rectangle prolifique que des siècles de travail n'ont pas épuisé dans ces promesses d'invisible à re-concentrer. Tout s'y joue!

Voilà c'est cette expérience que je livre en quelques peintures, la prenant là où elle se met à exister et là où elle s'interrompt parce que la surface d'une vie est faite de ces temps pleins et de ces creux où il faut être homme ordinaire, quelconque, se rendre à la raison quotidienne d'exister.

Le temps est pressé dans la peinture comme une pâte de fromage sous la presse pour l'égoutter. Dedans il n'y a pas de place à autre chose que les couleurs en glissements, en mélanges, en échanges de tonalité, et de formes, mélanges aussi de certitudes et de doutes incessants. Image de l'impermanence. Cette densité, parce que peindre est sans fond en moi, mesure le désir comme la vie se mesure à l'impulsion du matin qui résume tout, soleil ou pas, encore tenir un jour, voir l'horizon naître avec une oeuvre nouvelle, inconnue, inédite. C'est pourquoi cet envahissement de l'espace de mon atelier est devenu une perspective apte à remuer tout mon passé et ma pratique de peintre, en circulant entre les phases d'une remémoration et d'un accomplissement qui avait été remises à plus tard, inachevées.

Quatre séries dès lors, comme quatre pistes, ou quatre phases, et peut être cinq, se sont glissées presque malgré moi, comme échos, reflets, probabilités, sur les différents murs de l'atelier, prenant à la fois le circuit d'une chronologie et l'emplacement que le temps d'une réalisation leur conférait, sur différentes routes des murs.

Ainsi, peut-on voir : "la voie des sculptures", "la voie des portraits du post monde", "la voie noire et ses contrepoints", "la voie des mouches" ("Fliegen aus dem Frankfurter Zoo") et "la voie des mains".

Chaque voie a son histoire et raconte quelque chose d'une esthétique de l'expansion sur l'espace à habiter, je ne sais si morcelé cet ensemble gardera le corps présent en lui, de la totalité.

Il est d'ailleurs possible, à l'extrême, que me laissant glisser jusqu'au bord de moi-même, à ce terme-là, où les doutes, les joies, les bonheurs d'être peuvent tout abolir, la peinture ne soit plus un problème, ni un but, ni une nécessité, qu'emportée par une ultime connaissance elle n'ait plus besoin de continuer parmi mes valeurs de vie. Je fermerai mes pinceaux, plierai les

couleurs, laisserai mes palettes. La poussière y viendra comme une neige dans un hiver commun. Ce qui fera naître un grand silence, la seule surface possible et crédible face au brouillard des prétentions à l'éternité de l'art.

Marc Chopy, le vendredi 7 octobre 2011